

Dominique Ricard

Plutarque
Les Vies des hommes illustres



Plutarque

PRÉFACE

LES VIES DES GRANDS HOMMES sont la lecture de tous les âges et de tous les états. Si les personnes instruites les lisent avec plus de fruit, le commun des lecteurs y trouve tout ce qu'il faut pour attacher. Les hommes d'un âge fait y voient confirmer les leçons qu'ils doivent à l'expérience, et y en puisent de nouvelles. Les jeunes gens y lisent avec avidité ces récits intéressants, ces peintures de mœurs antiques, qui font de ces vies comme autant de drames dont le sujet, les événements et les acteurs remplissent la scène avec tant d'intérêt.

Rien ne dépose plus en faveur du caractère de Plutarque que les choix qu'il a faits pour les sujets de ses Vies. Il a pris, en général, des hommes que leurs qualités, leurs talents et leurs vertus rendent recommandables. Ce sont presque toujours des guerriers célèbres qui excitent notre admiration par leur courage, et qui méritent notre estime par l'emploi qu'ils en ont fait; qui, modestes et généreux dans la victoire, loin d'abuser de leur pouvoir pour perdre leurs ennemis, ont préféré, à la force qui ravage et qui détruit, la bonté qui protège et qui conserve : ce sont de sages législateurs qui, par de bonnes lois, par un gouvernement bien réglé, ont rendu les citoyens heureux : ce sont des hommes d'État dont la prudence et les conseils ont contribué à augmenter la gloire de leur nation : ce sont des orateurs à jamais célèbres par le double mérite de l'éloquence et de la science politique, qui, défenseurs ardents de la liberté publique, portèrent à la tribune, contre les factieux, le même courage et la même intrépidité que les guerriers déployaient sur le champ de bataille contre les

ennemis de l'État. Son histoire est donc une leçon continuelle de morale mise en action, qui présente aux lecteurs des modèles de sagesse, de modération, de justice, de tempérance, de toutes les vertus, enfin, qui contribuent également au bonheur des particuliers et à la félicité des sociétés publiques. Si, à côté de ces hommes vertueux, il en a placé quelques-uns dont le caractère et les mœurs contrastent avec ceux des premiers, c'est, comme il le dit lui-même, afin d'inspirer, par cette opposition, plus d'horreur pour le vice, plus d'estime pour la vertu.

Un des mérites de Plutarque dans ses Vies des grands hommes, c'est de s'être moins attaché à raconter les faits éclatants qui, se trouvant dans tous les historiens, sont connus de tout le monde, que ces actions de leur vie privée qu'ont négligées la plupart des autres écrivains, et qui cependant sont plus propres à faire connaître les caractères et les mœurs, que ces exploits brillants qui le plus souvent sont des efforts des passions, et n'occupent que quelques instants dans la vie, au lieu que les autres sont la suite du naturel et forment nos habitudes. On connaît souvent mieux un homme par un trait, par un mot qui lui échappe, que par un grand nombre de faits de sa vie publique. Ce tyran qui, à la représentation d'une tragédie touchante, se surprenant dans une émotion involontaire, se lève brusquement et sort du théâtre, en s'écriant avec une sorte d'indignation: « Je serais sensible à la pitié! » met plus à découvert, par cette seule parole, l'atrocité de son âme, que par les cruautés qu'il avait commises. L'approbation générale donnée dans tous les temps à cette manière d'écrire l'histoire permet d'être surpris qu'elle n'ait été imitée par aucun historien des âges suivants.

Après la réputation dont les ouvrages de Plutarque ont joui, même à Rome, dès son vivant, après le long séjour qu'il a fait dans cette capitale du monde, il est singulier qu'aucun des écrivains qui y fleurissaient alors, tels que Perse, Juvénal, Quintilien, Sénèque, Lucain, Martial, Pline le Jeune, et d'autres, n'aient jamais parlé de lui. Auraient-ils été jaloux de son mérite et de sa célébrité? auraient-ils vu avec chagrin qu'un étranger, né dans une ville obscure et à peine connue, leur eût enlevé la gloire de traiter leur propre histoire sous une forme nouvelle et piquante, dont personne avant lui n'avait eu l'idée? Cependant on avait déjà vu plusieurs écrivains grecs accueillis à Rome avec empressement, et traités de la manière la plus honorable. Polybe avait joui de la confiance de Scipion l'Africain, qu'il accompagnait dans toutes ses expéditions; Caton avait fait exprès le voyage de Cypré, pour aller chercher le philosophe Anthénodore et l'attacher à sa personne; Cicéron avait défendu la cause du poète Archias avec tout le zèle, toute la chaleur de l'estime et de l'amitié. Au reste, si le silence des auteurs romains à l'égard de Plutarque a été l'effet de l'envie, il faut avouer que les écrivains grecs n'ont pas été plus justes envers les auteurs romains: ils parlent d'eux bien rarement, et lorsqu'ils le font, c'est avec une réserve qui décèle leur jalousie. La vanité grecque se serait crue humiliée en avouant même une égalité de mérite dans les hommes qu'ils ne regardaient que comme leurs disciples, et

PRÉFACE

des disciples trop nouveaux pour avoir pu s'élever à la perfection de leurs maîtres. Mais Plutarque fut dédommagé de ce silence par l'estime que lui témoignèrent les empereurs Trajan et Adrien, ces princes dont les lumières et les vertus donnaient tant de poids à leur suffrage.

Si, au mérite du fond, qui distingue en général les ouvrages historiques de Plutarque, il eût joint toutes les qualités du style, il n'est pas d'historien dont la réputation eût surpassé la sienne. Mais celle partie de ses écrits n'est pas la plus soignée ; on y désirerait plus d'agrément, de douceur et de grâce. La longueur de ses phrases jette souvent de l'obscurité dans ses récits, et rend sa diction traînante : on n'y trouve pas cette pureté, cette finesse du langage attique, qui font le charme des écrits de Démosthène, de Platon, d'Eschine, de Xénophon, et de tous les écrivains de ce beau siècle de la Grèce, dont le temps de Plutarque était, il est vrai, fort éloigné, mais dont le goût se conservait encore, à cette époque, chez quelques écrivains. Ce n'est pas qu'il ne se fût nourri de la lecture des meilleurs modèles ; ses ouvrages en font foi par le nombre prodigieux de citations dont ils sont remplis. Mais il n'était pas né à Athènes; et lorsqu'il alla s'y établir pour y perfectionner ses études, il avait respiré longtemps l'air de la Béotie, qui avait influé sur sa manière d'écrire, et qui l'empêcha d'acquérir ce goût fin et délicat, cette sensibilité exquise, ces grâces naturelles, cette simplicité charmante que nous admirons dans les écrivains attiques. Mais si son style manque de ces formes agréables, il n'est pas pour cela, à beaucoup près, sans mérite. Il est partout vif et énergique, plein d'images et de comparaisons riches et abondantes qui servent à éclaircir et à relever ses pensées. Il emprunte ordinairement ses comparaisons des objets physiques, des effets de la nature, des affections du corps humain. Par là elles ont l'avantage de pouvoir être saisies par tous les esprits, et de jeter de la lumière sur les sujets qu'il traite.

Comme il était rempli de la lecture des poètes, il emploie fréquemment des tours et des expressions poétiques qui donnent de la force et de l'éclat à sa diction; quelquefois même il fonde dans son discours des passages entiers de ces poètes, sans y conserver l'ordre et la mesure du vers : ce qui donne alors à son style un caractère de hardiesse qui tient plus de la poésie que de la prose.

La chronologie est une source de difficultés dans les ouvrages historiques des anciens ; Plutarque se plaint lui-même de la négligence avec laquelle les tables chronologiques étaient dressées. Les dates sont cependant d'une nécessité indispensable, au moins pour les principaux événements. Sans leur secours, l'histoire serait pleine de confusion, et livrerait l'esprit aux plus grandes incertitudes. Mais à cet égard les opinions sont tellement partagées, et souvent

même, si contraires, qu'on ne doit pas espérer de tirer jamais la vérité d'un tel chaos de sentiments contradictoires. Je ne me suis donc pas livré à un travail aussi long que difficile, et qui, au fond, serait d'un médiocre avantage pour le grand nombre, des lecteurs : les savants peuvent y suppléer eux-mêmes; et les autres, contents de trouver les principales dates, s'embarrassent peu des discussions épineuses d'une chronologie incertaine. Les modernes, malgré leurs travaux opiniâtres sur cette partie de l'histoire, y ont laissé des obscurités qui vraisemblablement resteront toujours impénétrables.

Une des causes de cette difficulté, c'est la différence des mois grecs avec ceux des Romains, et des uns et des autres avec les nôtres, qui ne commencent pas aux mêmes jours que ceux des anciens, surtout chez les Grecs. Plutarque a observé, dans la vie de Romulus, que le peu de rapport que les mois grecs ont avec ceux des Romains met beaucoup d'incertitude sur l'époque précise de la fondation de Rome. Les savants sont peu d'accord entre eux sur l'ordre même de ces mois. Les uns, par exemple, placent celui de mai au rang où d'autres mettent celui d'avril; et ils changent ainsi tous les mois de l'année. Ce qui fait cette diversité d'opinions, c'est que chez les Grecs les dix premiers jours d'un mois étaient les dix derniers du mois français, et les vingt derniers répondaient aux vingt premiers du nôtre. Les Grecs partageaient les leurs en trois décades; et dans la dernière ils comptaient les jours de cette manière : le premier, qui dans l'ordre naturel était le vingt-unième, s'appelait le dixième du mois finissant; le second, qui était le vingt-deuxième, était nommé le neuvième du mois finissant; et ainsi de suite jusqu'au trentième, qui s'appelait vieux et nouveau, parce que c'était le jour où finissait un mois lunaire, et où un autre recommençait.

Les Romains, après les ides, qui tantôt étaient le treize et tantôt le quinze, comptaient tous les autres jours par les calendes du mois suivant. Ainsi le lendemain des ides, lorsque le mois était de trente-un jours, on comptait le dix-huit ou le seize avant les calendes ; et si le mois n'avait que trente jours, le lendemain des ides était le dix-sept ou le quinze avant les calendes, suivant que les ides étaient tombées le treize ou le quinze ; le dernier jour s'appelait la veille des calendes. Heureusement ces dates particulières ne sont pas les plus essentielles. Pour les plus importantes, celles, par exemple, du temps où ont vécu les personnages dont Plutarque a écrit les vies, j'ai rapporté les tables chronologiques qu'ont dressées, d'une part, M. Dacier, et de l'autre, les nouveaux éditeurs d'Amyot. Elles diffèrent de quelque chose pour le calcul des olympiades; mais elles sont assez d'accord pour les années de la fondation de Rome.

M. Dacier, en traduisant les noms des mois grecs, les a toujours rendus par les noms des mois français correspondants. Il en donne pour raison que ces dates étrangères, qui ne sont, dit-il, remarquables que par leur bizarrerie, font un mauvais effet dans une traduction française. Il est bien sûr, ajoute-t-il, que si les Grecs avaient traduit quelque auteur latin, ils n'auraient pas mis les mois romains, mais les grecs. Enfin il établit en principe qu'un écrivain ne doit

employer que les mots de sa langue, à moins qu'il n'en manque et qu'il ne soit forcé de recourir aux mots étrangers. Ce principe peut être vrai dans sa généralité; mais je crois qu'il souffre des exceptions, et qu'elles sont applicables en particulier aux noms des mois grecs, qui sont une sorte de noms propres qu'il est plus conforme à la fidélité d'une traduction de conserver tels qu'ils sont. Cicéron, dans ses ouvrages philosophiques, ne fait pas de difficulté d'employer des mots grecs, quoiqu'il en ait de latins pour les exprimer.

Une difficulté assez embarrassante dans la traduction des anciens auteurs, c'est l'évaluation des monnaies. Tous les savants conviennent que la mine grecque valait cent drachmes, et que le talent attique, celui qu'emploient ordinairement les anciens, était de soixante mines : mais ils ne s'accordent pas sur la valeur de la drachme, qui était la monnaie la plus connue chez les Grecs ; car le talent et la mine étaient des poids, comme chez nous la livre, et non pas des monnaies. Plutarque, dans les vies des Romains, réduit toujours leurs monnaies à la drachme grecque : ainsi, pour les évaluer, il ne faut fixer que le prix de la drachme, le denier romain étant du même poids et de la même valeur. M. Dacier estime la drachme dix sous; estimation juste pour son temps, où le marc d'argent valait environ vingt-sept livres. Mais depuis cette époque l'argent a beaucoup augmenté de valeur.

Les mesures donnent lieu encore à des calculs différents. Les Grecs se servent, pour la mesure des grains, du mot *médimne*, qu'Amyot traduit par celui de minot, et M. Dacier par celui de boisseau. Les éditeurs d'Amyot trouvent ces deux évaluations trop faibles; ils portent la médimne à quatre boisseaux, mesure de Paris, et le minot de Paris n'est que de trois boisseaux, pesant chacun de vingt-une à vingt-deux livres. J'ai suivi leur estimation, qui me paraît plus exacte que celle de M. Dacier. Pour mesurer les liquides, les anciens avaient plusieurs grandeurs : celle qu'on trouve le plus ordinairement employée par Plutarque, c'est le choïis, qu'Amyot et M. Dacier traduisent par le mot générique de *mesure*, et qui, selon les éditeurs d'Amyot, faisait un peu plus de trois pintes et demie, mesure de Paris.

La différence dans la longueur des stades chez les divers peuples de la Grèce met aussi des inégalités dans l'évaluation des distances. Ces stades variaient depuis cinquante-une toises jusqu'à cent quatorze. Ce qui augmente la difficulté dans Plutarque, c'est que, suivant l'observation de M. Fréret, il n'a pas suivi une pratique constante dans l'évaluation du mille en stades : tantôt il compte huit stades au mille, et tantôt sept stades et demi. (*Académie des Inscriptions*, tom. XXIV, pag. 556.) Dans la plus petite valeur du stade, il en faut cinquante pour faire une de nos lieues de deux mille cinq cent toises; dans la plus grande valeur, les vingt stades feraient la lieue. La mesure adoptée par M. Dacier suppose un stade par cent toises; il en met vingt-cinq pour une lieue. Je me suis fixé à l'évaluation de huit stades au mille, ce qui fait vingt stades pour une lieue : c'est la mesure qui me paraît le plus généralement adoptée.

Je crois que le lecteur ne sera pas fâché d'avoir sous les yeux le tableau

PRÉFACE

correspondant des mois attiques et des nôtres. C'est celui qu'ont donné les éditeurs d'Amyot; et je le fais précéder de la note que ces savants académiciens y ont jointe, parce qu'elle donne une connaissance exacte de l'année attique, et des changements qu'elle éprouva.

« Anciennement l'année attique était composée de douze mois lunaires, alternativement de 29 et 30 jours, pour la commodité de l'usage, parce que le mois lunaire est de 29 jours et demi. On appelait pleins les mois de 30 jours ; creux, les mois de 29 : ce qui se faisait en supprimant le 29^e jour, et en passant du 28 au 30, sans compter ni nommer le 29, qui s'appelait pour cette raison jour exemptile ou supprimé. Ainsi l'année attique était censée de 360 jours, et les mois de 30 jours chacun. Mais il y en avait effectivement 6 de 29 jours seulement, et l'année n'était en réalité que de 354. Cela dura jusqu'à la première année de la 87^e olympiade, avec laquelle commença la réforme introduite par Méton dans le calendrier. Depuis cette époque, le jour exemptile fut pris de soixante-trois en soixante-trois, pendant toute la durée de dix-neuf ans qu'il avait imaginée pour faire cadrer l'année lunaire avec l'année solaire, au moyen des mois intercalaires.

« Dix-neuf années solaires supposées de 365 jours font 6,935 jours, et dix-neuf années lunaires supposées de 354 n'en font que 6,726 : la différence est 209. Sept mois intercalés dans les 3, 5, 8, 11, 13, 16 et 19^e années compensaient cette différence. Telle est l'idée sommaire du calendrier de Méton... La correction que Calippe y fit cent deux ans après ne changea point sa forme. Elle n'eut pour objet que la suppression d'un jour, qui, dans le calcul de Méton, se trouvait redondant tous les soixante-seize ans.

« Indépendamment des jours régulièrement exemptiles dans cette forme d'année, le 2 du mois Boédromion était toujours exemptile parce que c'était ce jour-là, suivant la fable, que Neptune et Minerve s'étaient disputé l'Attique. C'est pour cela qu'on voit dans Plutarque la date de la bataille de Platée rapportée, tantôt au trois, tantôt au quatre de ce mois, suivant qu'il a égard on non au jour exemptile.

« Hécatombéon :	commençant à la nouvelle lune la plus voisine du solstice d'été, redondait, pour la plus grande partie, à	Juillet
« Métagitnion		Août
« Boédromion, le 3 exemptile		Septembre
« Mémactériorion		Octobre
« Pyanepsion, le 6 exemptile		Novembre
« Poseidon		Décembre
« Gaméliion, le 9 exemptile		Janvier
« Anthestériorion		Février
« Élaphebolion, le 12 exemptile		Mars
« Munychion		Avril

PRÉFACE

« Thargélion, le 15 exemptile
« Scirophorion

Mai
Juin

« La période de Médon commença la première année de la 87^e olympiade, 452 ans avant J. C. Avant la troisième année de cette même olympiade on intercala un treizième mois. Il s'appelait le second Poséidon, et s'intercalait après le premier; ensuite la première année de la 88^e olympiade; puis la quatrième, et ainsi de suite dans l'ordre que nous avons marqué là-dessus. »

Source : Plutarque, *Les vies des hommes illustres*, traduites en français par Ricard, précédées de la Vie de Plutarque, 1862, Paris, Garnier Frères, Librairies-Éditeurs, t. 1, p. III-X.